

Non loin de moi poussaient de longs roseaux ; en couper une grande quantité fut pour moi l'affaire d'un instant, et en les enfilant les uns dans les autres je me fis une perche d'une longueur égale à la hauteur de la statue.

Alors, d'un mouvement rapide, enfonçant l'extrémité dans les narines du colosse, je poussai tant et si bien que la gigantesque tête de la statue, prise d'un éternuement formidable s'agita si fortement qu'elle ébranla le poirier et toute les poires vinrent tomber à mes pieds.

Je ne m'étais pas trompé, la saveur en égalait l'éclat ; j'apaisai ma soif, ensuite je me mis à la découverte du pays. Bientôt j'appris que j'étais à six cent lys de la capitale. Me mettant en route je voyageai sans prendre de repos et dès mon arrivée je suis venu rendre mes hommages. Dans toute cette suite de circonstances, je n'ai pas oublié votre Excellence, je lui rapporte donc une de ces excellentes poires, non pas tant pour prouver l'authenticité de mon étrange aventure, que pour vous en faire savourer la suavité.

Le ministre égayé par ce récit des plus drôlatiques, prit la poire et la goûta sur le champ ; il la trouva délicieuse... et la morale de cette histoire fantastique fut celle-ci. Le lendemain M. Sin K'oan appelé en toute hâte par son Excellence, trouva son nom inscrit le premier en tête de la liste des nominations au "Mandarinat".

P. VENANCE GUICHARD, mis. apost.

L'Echo de la Mission.

Le peintre d'enseignes

Il y a quelques années, un artiste anglais avait peint un ours sauvage pour l'enseigne d'un *public house* de West Croydon.

— Combien me demandez-vous pour me peindre un ours, mais là, un bel ours blanc, dont l'aspect seul puisse m'attirer une nombreuse clientèle ? avait dit le débitant de boissons à M. Griève, artiste très modeste et de beaucoup de talent.

— Quatre guinées, avait répondu le peintre.

— Quatre guinées, mais, William, votre concurrent ne m'en demande que trois.

— Comment ! vous voulez dire qu'il vous peindra un ours blanc pour trois guinées ?

— Certainement.

— Et sera-t-il sauvage ou apprivoisé ?

— Un ours sauvage.

— Avec une chaîne ou sans chaîne ?

— Sans chaîne.

— Eh bien ! moi aussi, je vous peindrai pour trois guinées un ours sauvage sans chaîne !

— C'est entendu ?

— Affaire conclue.

Huit jours après, un grand cadre de bois était fixé au-dessus de la porte d'entrée. Sur un fond noir se détachait un magnifique ours blanc qui fit l'admiration de tous les buveurs de l'endroit.

Mais voici le revers de la médaille. Un vendredi, une tempête épouvantable éclata pendant la nuit sur le village de Croydon. De la pluie, de la grêle, de la neige, du vent, rien n'y manqua. Le samedi matin, lorsque le *publican* vint pour enlever les volets de son cabaret, il jeta un regard vers son enseigne, mais, ô surprise l'ours avait disparu.

Vite on va quérir le peintre et on lui fait part de ce phénomène.

— Etait-ce un ours sauvage ou un ours apprivoisé ? demanda froidement l'artiste.

— Un ours sauvage.

— Etait-il enchaîné ou non ?

— Il ne l'était pas.

— Eh bien ! alors, comment pouvez-vous supposer qu'un ours sauvage, par un temps comme celui qu'il a fait la nuit dernière, ait pu rester en place, s'il n'était pas attaché par une chaîne. Jamais, au grand jamais ! aucun ours n'y aurait résisté. Donnez moi les quatre guinées que je vous ai demandées, et je ferai un ours enchaîné, qui n'ira plus se promener lorsqu'il y aura un ouragan.

Le *publican* donna les quatre guinées, et Griève, au lieu de suspendre une aquarelle au-dessus de la porte du *public house*, y cloua un bel ours blanc, bien enchaîné et surtout... *peint à l'huile*.

— Lucy, as-tu partagé avec ton frère ta papillote de chocolat ?

— Oui, maman, j'ai mangé le bonbon et je lui ai donné la devinette ; il aime tant lire.